

une croix de diamants, et son anneau de mariage; enfin il ne lui restait plus que son linge. L'honnête bijoutier vint encore à son aide. Chaque semaine elle lui apportait une pièce de linge, et il lui en remettait la valeur : c'est à l'aide de cette ressource que, depuis trois mois, la courageuse mère soutenait sa famille, quand tout à coup elle cessa d'aller chez le bijoutier. Cet honnête homme s'étonna d'abord et s'inquiéta ensuite. Il s'informa de la demeure de cette dame, la découvrit, et vint frapper à sa porte : une petite fille lui ouvrit. C'était pendant l'hiver; il n'y avait point de feu dans la chambre; M<sup>me</sup> de N..., à moitié cachée sous une couverture de lit, cherchait à réchauffer ses deux plus jeunes enfants, qu'elle mouillait de ses larmes.

« Eh quoi! madame, lui dit le bijoutier, pourquoi ne venez-vous plus chez moi? êtes-vous malade? — J'ai tout vendu, tout épuisé, lui répond M<sup>me</sup> de N..., vous me voyez réduite à me tenir nuit et jour sous cette couverture. Pouvais-je me rendre chez vous? je n'avais plus que des larmes à y porter. — Infortunée! et de quoi vivez-vous donc, vous et vos enfants? — Nous mangeons le pain que le bureau de bienfaisance fournit aux pauvres; c'est notre unique ressource : pas même un peu de soupe pour ces enfants si faibles!... — Madame, dit le bijoutier, prenez courage, ayez espoir dans l'avenir; en attendant, écoutez-moi : vous avez déposé dans ma maison vos boucles d'oreilles, votre anneau, votre croix et du linge; j'ai vendu tous ces objets, dont j'ai tiré 2,000 francs : voilà cette somme, qui est à vous, et qu'il faut que vous acceptiez. Quant à l'argent que vous avez reçu de moi, je vous prie de le considérer comme un prêt, comme une simple avance, c'est une affaire que nous réglerons ensemble dans des temps plus heureux. » A ces mots le bijoutier s'échappe et disparaît, sans attendre de réponse.

La reconnaissance de M<sup>me</sup> de N... fut aussi vive que l'action de son bienfaiteur était généreuse. Loin de rougir de sa misère et des dons qui venaient de la soulager, elle raconta partout son histoire, et pria les journaux d'en faire mention.

Deux ans après, sa position, s'étant améliorée, lui permit de rendre au bijoutier ses avances; la publicité qu'elle avait donnée à son histoire attira à cet homme généreux une infinité de pratiques : il fit une fortune brillante; et il put véritablement en jouir, car il la devait à sa vertu.

## CHARITÉ, BIENFAISANCE DES PAUVRES.

Il n'est pas nécessaire d'être riche pour être bienfaisant; la bonté nous donne des plaisirs vrais qui ne s'usent point, qui se renouvellent toujours, et dont le souvenir est encore une jouissance :

Les pauvres ont plus de mérite encore que les riches à exercer la bienfaisance : car ceux-ci ne donnent guère que leur superflu, et les pauvres, pour donner, prennent sur leur nécessaire :

Il n'est pas de destinée si humble où l'on ne puisse se créer des devoirs qui, par la persévérance, deviennent d'admirables vertus :

Les bonnes actions grandissent de toute la modestie de leur auteur, et de toute la simplicité qui les accompagne. (*Auteurs divers.*)

## La dette acquittée.

Un jeune peintre, arrivé à Modène et manquant de tout, pria un pauvre artisan de lui trouver un gîte à peu de frais; l'artisan lui offrit la moitié du sien. On cherche en vain de l'ouvrage pour cet étranger; son hôte ne se décourage point, il le défraye et le console. Le peintre tombe malade; l'arti-



san se lève plus matin et se couche plus tard pour gagner davantage, et fournir en conséquence aux besoins du malade, qui avait écrit à sa famille.... Il le veilla pendant tout le temps de sa maladie, qui fut assez longue, et pourvut à toutes les dépenses. Quelques jours après sa guérison, l'étranger reçut de ses parents une somme assez considérable, et voulut payer l'artisan : « Non, monsieur, lui répondit celui-ci, c'est une dette que vous avez contractée envers le premier honnête homme que vous trouverez dans l'infortune : je devais ce bienfait à un autre, je viens de m'acquitter; n'oubliez pas d'en faire autant dès que l'occasion s'en présentera. »

#### Le forgeron.

M. Chéron passant, vers minuit, devant l'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups redoublés de l'enclume. Il entra, voulut savoir le motif qui le retenait ainsi à l'ouvrage jusqu'au milieu de la nuit.

« Ce n'est pas pour moi que je travaille, dit le forgeron; c'est pour Pierre, mon voisin : le malheureux a été incendié, il est sur la paille avec ses enfants. Je me lève deux heures plus tôt, je me couche deux heures plus tard, cela fait deux journées par semaine dont je puis lui céder le produit : ce n'est que quelques coups de marteau de plus à donner. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui ; mais je n'ai que mon enclume. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison ; et, quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain. — C'est fort bien, répondit M. Chéron, mais croyez-vous que votre voisin Pierre sera jamais en état de vous rendre ce que vous lui donnez ? — Oh ! peut-être bien que non, je le crains plus pour lui que pour moi ; mais que voulez-vous ? chaque jour apporte son pain : au total, je n'en serai pas plus pauvre, et ses malheureux enfants ne seront pas morts de faim. Il faut bien s'aider l'un l'autre ; si c'était ma maison qui eût brûlé, je serais bien aise qu'il en fit autant pour moi. »

#### Le rémouleur.

Antoine Bonafoux, né dans le département du Cantal, exerçant à Paris le métier de rémouleur, logeait dans la même maison et au même étage qu'une pauvre veuve.

Cette femme avait eu douze enfants et les avait tous nourris ; il lui restait seulement un garçon quand elle perdit son mari.

Ce funeste événement la réduisit à la misère et ne lui permettait plus de donner de l'éducation et un métier à son fils. Le rémouleur, qui n'a pour subsister lui-même que le produit de ce qu'il peut gagner chaque jour, fut touché de l'infortune de la mère et du sort du fils : il commença par donner quelques secours, que cette bonne femme tâchait de reconnaître par son zèle et ses soins envers lui.

La veuve ayant été atteinte d'une attaque d'apoplexie, Bonafoux s'opposa à ce qu'elle fût transportée à l'hôpital et fit des sacrifices pour qu'elle fût traitée chez elle.

Le jeune garçon ayant été mis en apprentissage, le bon rémouleur fournissait en partie à ce qui était nécessaire pour sa dépense, et imaginait quelquefois des prétextes pour donner ses habits à cet enfant.

Une seconde attaque a été encore plus funeste pour la veuve : percluse d'un bras, elle ne peut faire usage de ses jambes qu'à l'aide d'une béquille. Ce nouvel accident a excité encore plus le zèle et la générosité de Bonafoux ; il a fait de nouveaux et plus grands sacrifices pour subvenir aux besoins de la mère et du jeune homme jusqu'à ce qu'il eût terminé son apprentissage.

La persévérante et touchante générosité d'un pauvre ouvrier, qui, vivant du faible produit de sa journée, en consacre, pendant plusieurs années, une partie à soulager une famille malheureuse, et met dans ses procédés une délicatesse et des sentiments qui honoreront des personnes d'un état distingué, est bien digne d'être proposée en exemple.

## Le soldat malade.

Un jeune homme très-pauvre, venant de finir ses études, n'ayant pas d'argent pour faire un voyage qui devait décider de son sort, crut devoir s'adresser à l'administration de l'hôpital de Poitiers : il ignorait que les fonds des hôpitaux ont une destination sacrée dont il n'est pas permis de les détourner, et que, quelque intéressante que fût son infortune, l'administration, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait rien faire pour la soulager. Comme cet infortuné exposait ses besoins à l'un des administrateurs, il entendit la voix d'un soldat malade et languissant dans un lit voisin, qui lui dit : « Jeune homme, j'ai vingt et un francs, en voilà dix-huit qui peuvent vous aider; si je guéris, je trouverai bien le moyen de rejoindre mon régiment; un peu de malaise est bientôt passé, et le bien que l'on fait donne de la force et du courage. »

## La nourrice.

Une pauvre nourrice a donné un exemple touchant; c'était une laitière qui demeurait dans un village aux environs de Besançon. Elle avait été chargée de nourrir l'enfant d'une famille de la ville; quand il fallut le rendre à ses parents, elle versa bien des larmes, car elle s'était attachée à cet enfant et le regardait comme le sien propre. Bientôt elle apprit que le père, qui était commerçant, avait fait de mauvaises affaires, qu'il était ruiné, que ses créanciers le poursuivaient et qu'il avait disparu, abandonnant sa famille. Aussitôt elle accourt, elle cherche son nourrisson, et, le trouvant dans un état déplorable, elle le prend, le serre dans ses bras, le couvre de baisers et l'emporte à sa chaudière. Depuis ce temps, elle et son mari partagent avec cet enfant le pain qu'ils gagnaient à la sueur de leur front.

## Le porteur d'eau.

Récit de M. le curé de Saint-Jean-Saint-François, à Paris.

La femme d'un porteur d'eau, nommé Jacquemin, père de trois enfants, ne gagnant qu'un franc soixante-quinze

centimes à deux francs par jour, vint, il y a quelque temps, solliciter auprès de moi des secours pour une femme indigente, infirme et hors d'état de gagner sa vie : « Où demeure cette femme? lui dis-je. — Chez nous. — Depuis quand? — Dix mois, le onzième commence. — Que vous paye-t-elle par mois ou par jour! — Rien. — Comment, rien? — Pas de quoi mettre dans l'œil; depuis qu'elle est avec nous, j'allonge la soupe, elle mange avec nous. — Vous n'avez pas le moyen de faire ce sacrifice; au moins elle vous a promis qu'un jour ou l'autre elle vous dédommagerait? — Elle ne m'a promis et ne me promet que ses prières. — Votre mari ne murmure-t-il pas? — Mon mari ne dit rien, il est si bon! — Ne va-t-il pas au cabaret? — Jamais : il travaille et se tue pour ses enfants. — Depuis dix mois, c'est bien long.... — Elle était dans la rue, elle m'avait demandé asile pour deux ou trois jours, et Jacquemin et moi nous n'aurions pas le cœur de la mettre à la porte. — Mais, ma bonne femme, de quoi est composé votre logement? — De deux chambres. — Combien le payez-vous? — Je le payais cent vingt francs; on l'a augmenté de vingt francs, ce qui fait quarante centimes par jour. — Mais il me semble que c'est pour vous que vous devriez demander des secours? — Je ne demande rien, grâce à Dieu; aussi longtemps que mon mari et moi pourrions travailler, je rougirais d'importuner personne pour nous. — Eh bien! ma bonne femme, voici dix francs pour.... — Que la pauvre veuve Pétreil va être heureuse!.... »

Des larmes de joie coulent des yeux de cette femme charitable; c'est à elle que je voulais donner ces dix francs, je la laissai dans l'erreur; cette erreur était si honorable pour elle! « Allez dire à la veuve Pétreil, qui vous est si redevable, de faire une pétition pour être admise dans un hospice et de me la remettre; je me charge du reste. »

La veuve fut placée dans un excellent hospice.

Plus de dix mois de soins, d'asile et de nourriture, donnés sans espoir de récompense par l'indigence laborieuse à l'indigence abandonnée, n'est-ce pas là un exemple digne d'être cité?

## Mademoiselle Linet.

Dans une des rues de Paris, à l'étage le plus élevé d'une maison modeste, est une petite chambre où l'on ne voit qu'un fauteuil, qu'un lit, et qui n'a pour ornement qu'un crucifix : c'est là que demeurait depuis longues années M<sup>lle</sup> Pierrette Linet, n'ayant pour subsister d'autre ressource que son travail.

M<sup>lle</sup> Linet comptait déjà soixante années, remplies de bonnes œuvres, lorsque, près d'elle, dans une mansarde voisine de celle qu'elle occupe, vint se réfugier une pauvre et vieille femme, M<sup>me</sup> Billy, veuve d'un ancien employé des postes.

M<sup>me</sup> Billy n'avait pour tout moyen d'existence qu'une pension viagère de trente francs par mois. Mais le dénûment, la misère n'étaient pas ce qui l'affligeait. Tristement parvenue au terme de la vie, une douleur profonde accablait son âme : sa fille était infirme, sourde-muette. Où lui trouver un appui, et comment supporter l'idée de la laisser seule ?

Chaque jour ajoutait au désespoir de la pauvre mère, lorsque M<sup>lle</sup> Linet, émue de compassion sur tant d'infortunes, vint doucement s'initier aux chagrins de la mère, aux besoins de la fille, et se placer, comme une seconde Providence, entre ces deux êtres.

Alors M<sup>me</sup> Billy put mourir, et, à sa dernière heure, confiant sa fille à son amie, elle entendit celle-ci répéter : « Jamais, non jamais je ne la quitterai. »

Ne songeant plus qu'à remplir cet engagement sacré, M<sup>lle</sup> Linet a commencé, à soixante-cinq ans, une tâche de dévouement pour laquelle elle s'est inspirée de toute une tendresse de mère.

A peine M<sup>me</sup> Billy eut-elle fermé les yeux, que M<sup>lle</sup> Linet fit transporter la pauvre orpheline dans son petit réduit. Là il n'y avait qu'un lit, ce lit fut pour la malade. M<sup>lle</sup> Linet travaillait déjà dix heures par jour, elle en travailla quinze, elle en travailla dix-huit; quand le travail ne suffit plus, elle vendit ses meubles.

Que ne peut la passion de la charité ! Jusqu'alors un seul

être au monde avait pu comprendre les gestes et les sons inarticulés de la malheureuse infirme : l'ingénieuse vertu de M<sup>lle</sup> Linet lui donna la clef de ce langage.

Elle a toutes les inquiétudes, tout l'amour troublé d'une mère, sans en avoir jamais eu ni les joies ni les espérances; et, quand on lui parle de l'impossibilité de continuer à son âge cette vie de perpétuels sacrifices et d'une résignation surhumaine, elle lève les yeux au ciel, et, de là, les portant sur sa fille adoptive, elle répond avec confiance : « Je l'ai reçue de sa mère et je ne la rendrai qu'à Dieu. »

## La famille Grosso.

[XIX<sup>e</sup> siècle.]

Un colonel espagnol, que diverses vicissitudes laissèrent sans fortune et sans asile, avait eu à son service, pendant vingt-cinq ans, le nommé Grosso, qui avait fait la guerre sous ses ordres. Dans la vieillesse et l'adversité, son serviteur fidèle ne l'abandonna point. Mais Grosso mourut. Sa femme, son fils crurent devoir continuer sa tâche : ils s'y dévouèrent avec courage. Le fils, chaque mois, apportait tout son gain à sa mère pour faire vivre l'ancien maître de son père. Cependant, voilà que, lui aussi, à trente-trois ans, la mort est venue le frapper, et la mère, atteinte de tant de coups, est désormais incapable de travail. Deux filles restaient pour porter tout cet héritage de dévouement, et soutenir à la fois le vieux colonel et sa bienfaitrice. Elles étaient brodeuses de leur état : elles travaillèrent la nuit et le jour. Elles travaillèrent si assidûment, que l'aînée, attaquée par une maladie sans remède, cessa de pouvoir payer son tribut. Elle tombait ainsi, avec son hôte et sa mère, à la charge de sa plus jeune sœur. Pétronille Grosso accepte tous les fardeaux que lui envoie la Providence. A force de travail, de privations et de courage, elle suffit à tout. Son courage ne fléchira point. Mais déjà sa santé s'épuise, et, quand les voisins effrayés pour elle, lui offrent les moyens d'acheter des aliments plus solides, elle achète au vieillard quelque surprise

qui lui rappelle sa fortune et sa patrie. Quand on lui apporte, dans les rigueurs de l'hiver, des vêtements plus chauds, elle les donne à sa sœur. Sa constance parmi tant d'infortunes semblerait surhumaine si elle ne trouvait dans la religion le seul soutien qui puisse toujours égaler nos forces à nos devoirs et à nos misères. Mais n'admire-t-on pas cette famille, que la mort frappe à coups redoublés sans y tarir la source des sentiments généreux ! La vertu s'y transmet, comme une succession, au plus proche héritier. Rien n'atteste mieux l'heureuse puissance de l'éducation et ne fait plus vivement sentir ce que peuvent les pères pour assurer à leurs enfants le trésor des bons sentiments avec celui des bons exemples.

#### La veuve Vignon.

[1822.]

La veuve Vignon résidait à Bordeaux, vivant chétivement de sa profession de cardeuse de matelas. Elle avait pour amie la veuve d'un ancien officier, décédé aux Invalides. L'état d'infirmité où était tombée Mme Dutois (c'est le nom de cette amie), ne lui permettant plus de subvenir par elle-même à ses besoins, et la veuve Vignon se trouvant, de son côté, privée d'une partie de ses pratiques, il fallut songer à se créer une nouvelle existence. La pensée de Paris, où elle est née, où elle a laissé des protecteurs, vient s'offrir à la bonne cardeuse de matelas. Elle sait qu'elle y trouvera de l'ouvrage. Il faut donc, elle et son amie, se déterminer à faire le voyage ; mais comment l'entreprendre ? Il est si long, si pénible, si dispendieux ! Elles n'ont ni crédit ni ressource. La veuve Vignon peut du moins marcher, mais Mme Dutois est hors d'état de se mouvoir. Qui n'eût pas reculé devant tant d'obstacles ?

La veuve Vignon ne se découragea pas. Son humble mobilier est vendu : du prix qu'elle en reçoit elle achète une petite charrette, dans laquelle elle place son amie impotente et elle s'y attelle intrépidement, et la conduit ainsi de village en village, de ville en ville, à travers une route hérissée

d'embarras et de difficultés, au milieu des fatigues et des privations, sans se plaindre, sans se laisser abattre, sans regretter un instant d'avoir pris une résolution si hardie. A mesure qu'elle avance, les obstacles se multiplient autour d'elle : le ciel se couvre de nuages, la tempête éclate, les chemins deviennent impraticables. Voilà cependant les deux amies parvenues jusqu'à Angoulême, dont elles traversent les rues, dans une situation digne de pitié. La pauvre veuve haletante, couverte de sueur, enfoncée avec sa charrette dans une boue gluante et épaisse, et ne devant un reste de forces qu'à l'angélique obstination de sa vertu, excitait l'intérêt de tous, sans obtenir l'assistance d'un seul. Ce spectacle si nouveau, si touchant, frappe les yeux d'une dame qui passait<sup>1</sup>. Cette dame, émue jusqu'au fond du cœur à l'aspect de ces deux femmes, s'arrête, interroge, apprend la vérité, court vers les infortunées qui vont cesser de l'être, répand dans leurs mains l'or qu'elle a recueilli pour elles, leur procure de la main du préfet, heureux de s'associer à cet acte de bienfaisance, une feuille de route avec l'étape et l'indemnité ; et, à l'aide d'une si puissante intervention, la veuve Vignon peut arriver au but où l'appelait son dévouement.

Rendues à Paris, la bonne veuve et son amie infirme se logent dans un comble : l'ouvrage vient ; la cardeuse de laine suffit par son travail à deux existences. Tous les jours elle s'applaudit de sa courageuse résolution couronnée par le succès ; tous les jours elle reçoit les nouvelles bénédictions de sa compagne, qui, bien que plus âgée qu'elle, se plaît à la nommer sa mère adoptive.

#### La petite Marie.

[XIX<sup>e</sup> siècle.]

Une jeune fille de quinze ans parcourait d'un pas lesté et rapide le chemin qui mène à la ville de Vesoul. Elle allait gaiement acheter, du fruit de ses économies, les habits qu'elle espérait porter dans quelques jours à la fête de son village. La joie est dans son cœur ; sa parure éclip-

1. M<sup>me</sup> de Jumilhac, nièce d'un ministre du roi Louis XVIII.

sera celle de ses compagnes. Cette petite fille est Marie, fille d'un pauvre vigneron. Au milieu de ses rêves charmants, elle rencontre un vieillard réduit à la misère et qui fondait en larmes. Marie s'arrête; elle écoute, en pleurant aussi, le récit de ses malheurs; son âme s'ouvre à la pitié, elle n'a plus besoin d'habits neufs; la charité naît dans son cœur et triomphe de l'amour de la parure. Elle donne au vieillard sa petite bourse et commence à sentir qu'une bonne action rend plus heureux que de beaux habits.

#### Les enfants de l'école de Stanz.

[1799.]

Pestalozzi, homme célèbre par ses vertus et par ses talents, s'était voué à l'éducation de la jeunesse. Il avait



accepté la direction d'un établissement à Stanz<sup>1</sup>, où étaient réunis des enfants pauvres, que la guerre avait privés de leurs parents et laissés absolument sans ressources. Cet établissement se soutenait par une subvention du gouvernement et par le produit du travail des enfants, qui s'occupaient de jardinage pendant les beaux jours, et de tissage

ou de filature pendant l'hiver. A peine avaient-ils le strict nécessaire. Tout à coup on apprit que la petite ville d'Altorf, voisine de Stanz, venait d'être réduite en cendres. Pestalozzi rassemble ses élèves: « Altorf est détruite, leur dit-il; peut-être plus de cent enfants sont, dans ce moment, sans vêtements, sans asile et sans nourriture; voulez-vous que nous nous adressions au gouvernement pour qu'il nous permette de recevoir vingt de ces enfants au milieu de nous? — Oui! oui! s'écrièrent les enfants d'une voix unanime. — Mais, reprit leur directeur, réfléchissez bien à ce que vous demandez. Nous avons bien peu d'argent à

1. Petite ville de Suisse, chef-lieu du canton d'Unterwald.

notre disposition, et il n'est pas sûr qu'en faveur de ces nouveaux venus on nous en accorde davantage. Peut-être, pour conserver vos moyens d'existence et d'instruction, faudra-t-il travailler plus que vous n'avez fait jusqu'à présent. Peut-être faudra-t-il partager avec ces étrangers vos aliments et vos habits. Ne dites donc pas que vous les désirez au milieu de vous, si vous n'êtes pas sûrs de pouvoir vous imposer toutes ces privations sans en avoir ensuite du regret. » Le directeur répéta plusieurs fois ces objections; il fit répéter aux enfants tout ce qu'il avait dit pour s'assurer qu'ils l'avaient bien compris. Ils persévérèrent dans leurs généreuse résolution. « Qu'ils viennent, dirent-ils tous; qu'ils viennent; et, quand même ce que vous dites arriverait, nous voulons partager avec eux tout ce que nous avons. » Ils vinrent, en effet, et furent reçus et traités en frères.

#### Les petits écoliers de Passy<sup>1</sup>.

[1842.]

Un pauvre ouvrier, nommé Morvan, veuf depuis plusieurs années, vint pendant l'hiver de 1842, avec son enfant, d'un département éloigné, dans l'espoir de travailler aux fortifications de Paris; il avait obtenu l'admission de son jeune garçon, âgé de neuf ans, à l'école communale de Passy. Le père et l'enfant étaient dans le dénûment le plus complet: c'est à peine si celui-ci avait son pain de chaque jour; souvent même on se couchait sans souper. « Nous allons, disait un jour l'enfant à l'un de ses camarades, dans son naïf langage, nous coucher à jeun ce soir, car nous n'avons plus de pain. » Alors un enfant de l'école, presque aussi pauvre, commença à partager son déjeuner avec lui; et depuis, les autres, touchés de la misère de ce pauvre enfant, s'empresèrent d'apporter chaque jour de quoi subvenir non-seulement à ses besoins, mais encore à ceux de son père, que le mauvais temps empêchait souvent de travailler. Ainsi, les uns donnaient du pain, les autres un, deux et quelquefois

1. Passy, commune voisine de Paris, a été réunie, en 1860, à cette capitale.

jusqu'à trois sous. On donnait aussi des vêtements, même des souliers. Enfin chaque soir le pauvre enfant emportait au moins un kilogramme de bon pain, qui servait au souper et au déjeuner du lendemain. Et ce qu'il y a de plus touchant, c'est que ce bon cœur des enfants s'est soutenu tout le temps de la saison rigoureuse, sans faiblir un seul instant, toujours avec le même empressement et la même effusion.

Quand les jours furent devenus plus doux, ces pauvres gens reprirent à pied la route de leurs pays, emportant dans leur cœur le souvenir de l'école de Passy.

#### § VIII. HUMANITÉ, DÉVOUEMENT.

Le spectacle du malheur produit par un violent incendie, la vue d'un homme assailli par les brigands, les cris d'un enfant près de périr dans les flots, enfin la présence d'un péril imminent portent une foule d'âmes généreuses à risquer leur vie pour sauver leurs semblables; ce sont là des élans de l'âme, des mouvements d'une générosité spontanée qu'on ne saurait trop louer : ils honorent la nature humaine. (LEBRUN.)

Il est des circonstances où l'homme, pour secourir ses semblables, déploie tout à coup une magnanimité, une puissance de volonté et de résolution, une élévation de sentiment inouïes. La France est tellement féconde en âmes généreuses, que, toutes les fois qu'un danger extraordinaire éclate, sur-le-champ un dévouement extraordinaire se manifeste. (B.)

Dans notre heureuse France, nous pouvons, avec une juste fierté, montrer à nos amis autant de citoyens vertueux et dévoués, que nous avons opposé d'émules à nos rivaux et de braves à nos ennemis. (SÉGUR.)

Lorsqu'on nous raconte un beau trait de dévouement, nous nous sentons vivement émus; nous éprouvons un plaisir noble et pur : nous nous sentons meilleurs. N'est-il pas évident que nous éprouverions un plaisir encore plus vif, une émotion plus forte, un bonheur plus grand, en imitant ce que nous avons admiré, et en faisant des actions semblables à celles dont le simple récit nous a si profondément émus? (B.)

#### MALADIES, MISÈRE.

##### Bétancourt.

[xvi<sup>e</sup> siècle.]

Un religieux français, nommé Pierre de Bétancourt, étant à Guatemala, ville de l'Amérique espagnole, fut touché du

sort des esclaves qui n'avaient aucun lieu de refuge pendant leurs maladies. Ayant obtenu par aumône le don d'une chétive maison, où il tenait auparavant une école pour les pauvres, il bâtit lui-même une espèce d'infirmerie qu'il recouvrit de paille, dans le dessein d'y retirer les esclaves qui manquaient d'abri. Il ne tarda pas à rencontrer une femme nègre, estropiée, abandonnée par son maître. Aussitôt le saint religieux charge l'esclave sur ses épaules, et, tout glorieux de son fardeau, il le porte à cette méchante cabane qu'il appelait son hôpital. Il allait courant toute la ville, afin d'obtenir quelques secours pour sa négresse. Elle ne survécut pas longtemps à tant de charité; mais, en répandant ses dernières larmes, elle promit à son gardien des récompenses célestes, qu'il a sans doute obtenues.

Plusieurs riches, attendris par ses vertus, donnèrent des fonds à Bétancourt, qui vit la chaumière de la femme nègre se changer en un hôpital magnifique. Ce religieux mourut jeune; l'amour de l'humanité avait consumé son cœur. Aussitôt que le bruit de son trépas se fut répandu, les pauvres et les esclaves se précipitèrent à l'hôpital pour voir encore une fois leur bienfaiteur. Ils baisaient ses pieds, ils coupaient des morceaux de ses habits, et l'on fut obligé de mettre des gardes à son cercueil.

L'ordre du père Bétancourt lui survécut : l'Amérique entière se couvrit de ses hôpitaux, desservis par des religieux, qui prirent le nom de Bethlémites. Telle était la formule de leurs vœux : « Je fais vœu de pauvreté, de chasteté et d'hospitalité, et m'oblige de servir les pauvres malades, encore bien qu'ils soient infidèles et attaqués de maux contagieux. »

#### Belzunce et Roze.

L'histoire a conservé les noms du pieux Belzunce, évêque de Marseille, et du brave chevalier Roze, qui, lors de la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721, imitèrent le zèle et le dévouement dont saint Charles Borromée avait donné un si bel exemple dans la peste de Milan. On les